Rachmi Diyah LARASATI, *The Dance That Makes You Vanish. Cultural Reconstruction in Post-Genocide Indonesia*

Minneapolis, London, University of Minnesota Press, 2013

Lucie Labbé

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/13814>

DOI : 10.4000/clio.13814

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 278-281

ISBN : 978-2-410-00859-3

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Lucie Labbé, « Rachmi Diyah LARASATI, *The Dance That Makes You Vanish. Cultural Reconstruction in Post-Genocide Indonesia* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 46 | 2017, mis en ligne le 06 février 2018, consulté le 30 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/13814> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.13814>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2022.

Tous droits réservés

Rachmi Diyah LARASATI, *The Dance That Makes You Vanish. Cultural Reconstruction in Post-Genocide Indonesia*

Minneapolis, London, University of Minnesota Press, 2013

Lucie Labbé

RÉFÉRENCE

Rachmi Diyah LARASATI, *The Dance That Makes You Vanish. Cultural Reconstruction in Post-Genocide Indonesia*. Minneapolis, London, University of Minnesota Press, 2013, 196 p.

- 1 Dès les premières lignes, Rachmi Diyah Larasati plonge le lecteur dans le sujet de son étude à travers ses propres souvenirs d'enfance, dans l'ambiance des soirées passées dans la cour de la maison familiale, petit monde féminin où elle a appris la danse avec sa grand-mère. Cette entrée en matière n'est pas anodine, puisque les travaux de R.D. Larasati ont pour première source sa propre expérience, complétée par les témoignages de plusieurs autres danseuses indonésiennes. À la fois danseuse formée dans un cadre villageois à Java, puis intégrée à une troupe nationale, et universitaire spécialiste de la danse aux États-Unis, l'auteur positionne son travail comme « une tentative de théoriser [sa] propre histoire et celle de millions d'autres » (p. xv) dans un cadre historique national marqué par la violence et les non-dits. Ce statut pluriel de la chercheuse est central dans sa démarche et fait l'objet d'un travail réflexif quant à son propre positionnement théorique, une mise à distance qui s'avère essentielle pour ce travail ethnographique, ce d'autant plus que l'auteur se penche sur sa propre société et son expérience personnelle.
- 2 Citant notamment le travail sur l'orientalisme d'Edward Said et celui sur les communautés imaginaires de Benedict Anderson, R.D. Larasati situe ses travaux dans le

champ des études post-coloniales. En outre, cette recherche peut être rapprochée de travaux en anthropologie de la danse développant une réflexion sur le lien entre danse et pouvoir, bien que les références y soient limitées. Elle apporte un témoignage intéressant dans la lignée de travaux récents tels que ceux réunis par Naomi Jackson et Toni Shapiro-Phim (non cité dans l'ouvrage) qui mettent en évidence différentes implications de la danse et des danseurs que ce soit pour promouvoir l'adhésion à des idéologies répressives, ou encore dans des contextes de résistance à celles-ci¹. Il apparaît que, si les danseurs sont le plus souvent victimes de telles idéologies, la danse constitue également un moyen de surmonter divers traumatismes et de participer à la « construction d'une société plus humaine », notamment en « créant des ponts entre communautés » (p. xv). L'ouvrage de R.D. Larasati renvoie à des observations similaires et recoupe tout particulièrement deux des thématiques centrales abordées dans la publication de N. Jackson et T. Shapiro-Phim, à savoir la question de la « régulation et de l'exploitation d'activités de danse par une autorité gouvernementale » (p. xxii) ou encore celle d'artistes à l'origine de chorégraphies originales ayant pour thème les Droits de l'Homme. Dans le dernier chapitre, R.D. Larasati explicite en effet la manière dont elle a elle-même chorégraphié, en collaboration avec sa collègue Setyastuti, une œuvre d'inspiration contemporaine basée sur un message résolument politique (p. 156). Quant à la question de l'usage de la danse pour surmonter différents traumatismes, si elle est esquissée dans l'ouvrage, elle reste peu explicitée. C'est dans un sens plus général que la question du pouvoir d'action (*agency*) par la danse y est exposée, en particulier celui des femmes en tant que principales interprètes et détentrices des savoirs liés à la danse. L'argument central de l'auteure est en effet de montrer, à travers l'exemple d'une société indonésienne patriarcale, de quelles manières et pourquoi le pouvoir d'action et l'appropriation des corps féminins sont fortement mis en jeu dans une lutte de pouvoir qui se cristallise autour de la répression de la danse.

- 3 Toutefois, bien qu'il s'ajoute à d'autres travaux en sciences humaines explorant le lien qui peut exister entre danse et autorité autour de la question du genre, l'ouvrage s'adresse finalement moins aux anthropologues qu'aux lecteurs intéressés plus spécifiquement par les politiques culturelles indonésiennes et, plus encore, aux Indonésiens en général. Le propos de l'auteur se veut avant tout informatif et a pour but de combattre la méconnaissance entourant l'histoire récente de l'Indonésie.
- 4 En 1965, sous la présidence de Sukarno, les répressions sanglantes ordonnées par le général Suharto à l'encontre des sympathisants du parti communiste (PKI), ou considérés comme tels, ont particulièrement visé les femmes artistes car nombre d'entre elles étaient liées à des groupes militant pour les Droits de l'Homme et l'émancipation des femmes. Cette répression, d'abord justifiée par la lutte anti-communiste, le fut ensuite à travers une diabolisation de ces femmes artistes accusées de meurtres et de prostitution. Elle aboutit à ce que R.D. Larasati nomme la « disparition » ou l'« effacement » (en anglais, le verbe « *to vanish* » est employé) des danseuses, victimes de ce qu'elle considère comme un véritable génocide (p. 163). Ces femmes furent ensuite remplacées par des « répliques » ou « copies » (*replicas*), des danseuses jugées « pures », car indépendantes de tout lien avec les anciennes spécialistes de la danse persécutées. Celles-là eurent dès lors pour rôle d'incarner une image positive de la nation à travers la variété de ses danses régionales, et plus particulièrement de la danse de cour considérée comme la plus raffinée.

- 5 La situation des danseuses travaillant aujourd'hui au service du gouvernement indonésien présente des similitudes avec celle des danseuses fonctionnaires du Ministère de la Culture et des Beaux-Arts du Cambodge. R.D. Larasati développe cette comparaison en s'appuyant sur des séjours à Phnom Penh dans le cadre de son activité de danseuse représentante du gouvernement indonésien. Toutefois, elle pointe une différence cruciale entre la situation des deux pays, dont l'un reconnaît et condamne officiellement les violences commises sous le régime Khmer Rouge (1970-1975), tandis que le second persiste à nier et occulter les massacres commis à partir de 1965.
- 6 Si l'ouvrage de R.D. Larasati sert avec une grande rigueur le but informatif qu'il s'est donné quant à l'histoire indonésienne, les anthropologues et spécialistes de la danse regretteront le peu de développement analytique autour de la danse en elle-même, sur sa technique et son esthétique, ou encore sur ses modalités de transmission. Lorsqu'elle parle de corps que l'on fait disparaître (*vanish*) et de leurs « répliques » (*replicas*), l'auteur note que l'esthétique de la danse est toutefois restée inchangée, ce qui peut sembler paradoxal. Comment la transmission de techniques corporelles complexes a-t-elle ou non été perpétuée d'un régime à l'autre dans un contexte de répression ? Une étude comparée des techniques de la danse basée sur l'expérience d'apprentissage de l'auteur, d'une part en contexte familial villageois, puis dans le cadre étatique, pourrait apporter un complément intéressant à ce travail. Dans ce sens, une comparaison pourrait également être développée avec la situation partiellement similaire vécue par les danseuses de temples indiennes qui, à partir de la période coloniale, se sont vues dépossédées de leur art – anciennement transmis au sein de communautés souvent familiales – au profit d'une autre classe de la population plus valorisée².
- 7 Du point de vue des recherches en sciences humaines, le travail de R.D. Larasati apporte un nouvel exemple finement présenté quant au pouvoir d'action des femmes à travers la danse et vis-à-vis d'une autorité politique répressive. À la fois témoignage et analyse rigoureusement menée, cet ouvrage vient combler un manque d'informations concernant la période des massacres de 1965 en Indonésie et leur impact dans le monde féminin de la danse en milieu villageois.

NOTES

1. J. Naomi JACKSON & Toni SHAPIRO-PHIM (eds), *Dance, Human Rights, and Social Justice, Dignity in Motion*, Maryland/Toronto/Plymouth, Scarecrow Press, 2008.

2. Voir notamment Tiziana LEUCCI, « L'apprentissage de la danse en Inde du Sud et ses transformations au XX^e siècle. Le cas des devadâsî, rājadâsî et nattuvanâr », in J.-M. De Grave (dir.), *Dimensions formelle et non formelle de l'éducation en Asie Orientale. Socialisation et rapport au contenu d'apprentissage*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2012, p. 127-154.

AUTEURS

LUCIE LABBÉ

Membre associé CASE (Centre Asie du Sud-Est -UMR 8170) EHESS, CNRS, INALCO